

Magazine

LE MAGAZINE

Florence Alavin
Kévin Bulard
Stéphanie Buttard
magazine@quotidien.re

- 17** Ils l'ont dit :
les petites
phrases
de la semaine
- 18** Kisasi :
ceux qui font
l'actualité
- 19** L'invité :
Jean-Sébastien
Dehecq
- 20-22** Reportages,
actu,
et décryptages
- 23** Psychologie
- 24** Portfolio :
les photos
de la semaine
- 25** Patrimoine
- 26** Lectures
- 27** Musiques
- 28** Le Jardin



Retour du grand Sud

Douce attente,
sur les quais du port
de la Pointe-des-Galets,
ce mardi : après des mois
passés en mission,
les Réunionnais des Terres australes
s'apprêtent à retrouver leurs proches.



Le Marion Dufresne accoste au port de la Pointe-des-Galets. À chaque rotation, les familles accompagnent ou accueillent leurs proches qui travaillent dans les Taaf.

Témoignage

« Nous sommes une petite famille »

Mickaël Lallemand, 30 ans, peintre/ouvrier polyvalent

Dans le circuit depuis dix ans, Mickaël Lallemand est un habitué du Marion Dufresne : « Je connaissais les Taaf depuis que j'étais adolescent. J'ai fait une demande, ils m'ont retenu

et j'y ai pris goût ».

Mickaël travaille dans les Taaf six mois de l'année. Sa mission consiste à aménager la base, « qu'elle soit pleine de vie, de couleurs, accueillante pour tous ». Le reste du temps, il est au chômage et réside avec sa famille à La Réunion.

Le jeune ouvrier voit plusieurs avantages à la vie en communauté, comme l'isolement ainsi que la

proximité avec les scientifiques et les militaires. « On regarde le travail des autres, les passages des bateaux et on mélange un peu nos tâches. Professionnellement, c'est très diversifié », observe le trentenaire.

L'équipage est lui aussi très varié. « On voit de nouvelles têtes et on retrouve ceux qui sont là tous les ans. Tout le monde se connaît ou apprend à le faire. On devient une petite famille sur la base ».

Lors de l'avarie du Marion Dufresne, Mickaël n'était pas à bord. « C'est la première fois pour moi que j'avais à réparer un bateau ! C'était quand même assez grave mais avec le peu de moyens qu'on avait, on a réussi à bien le contrôler », raconte-t-il.

Quant au climat, l'adaptation a semblé assez facile. « Il fait froid là-bas, entre 0 et 7 degrés, mais nous sommes toujours en mouvement et bien équipés. Le corps s'habitue aussi ».

Si d'autres vont dans les Taaf par choix, Mickaël, lui, y est plus ou moins contraint. « Si je trouve un boulot à La Réunion, ce serait l'idéal. Si ce n'est pas le cas, je renouvellerai l'expérience, comme tous les ans ».

A.H.



Mickaël Lallemand : « Il fait froid là-bas, entre 0 et 7 degrés, mais nous sommes toujours en mouvement et bien équipés. Le corps s'habitue aussi ».

RETOUR DES RÉUNIONNAIS DU « GRAND SUD »

Ils ont fait leurs Taaf

Ils étaient à Crozet, Kerguelen ou encore Amsterdam et Saint-Paul. Commis de cuisine, personnels de salle ou ouvriers polyvalents, ces Réunionnais sont rentrés mardi matin à bord du Marion Dufresne après plusieurs mois auprès de militaires et de scientifiques en mission dans les Terres australes et antarctiques françaises (Taaf).

Mardi matin, 8 h 30. Après une longue station au large, une approche très lente et plusieurs manœuvres pour se placer parfaitement parallèle au quai, le Marion Dufresne jette enfin l'ancre dans les eaux bleu marine du Port Est.

Sur le pont du navire où les lunettes de soleil sont de sortie, des bras s'agitent, des sifflements retentissent. « Il fait chaud chez vous ! », entend-on crier.

Sur la terre ferme, écrasées par le soleil déjà brûlant, les familles s'impatientent. Certains, à l'abri dans leur voiture, klaxonnent. D'autres font les cent pas sur l'asphalte noir. Un petit bonhomme haut comme trois pommes s'enfuit, impressionné par l'énorme masse métallique qui va bientôt lui rendre un père qu'elle lui a enlevé en août 2012. À l'époque, il ne savait même pas marcher...

Quatre mois, au mieux, huit, au pire, qu'ils n'ont pas revu leurs proches. Ces derniers ont été choisis après une sélection rigoureuse pour rejoindre des militaires affectés à des tâches techniques et logistiques (centrale électrique, moyens de communication, chauffage...) et des scientifiques (ornithologue, sismologue...) en mission.

Direction les districts austraux de Crozet, Kerguelen et Saint-Paul et Amsterdam : les Taaf

(Terres australes et antarctiques françaises) comme on les appelle, qui comptent aussi le district antarctique de Terre Adélie et les îles Eparses - tropicales, elles -, situées près de Madagascar, dans le canal du Mozambique.

Ces contractuels si ardemment attendus au port de la Pointe-des-Galets sont réunionnais à 70% et occupent des postes-clés sur ces territoires du bout du monde. La plupart du temps, ils exercent dans les métiers du bâtiment (maçon, peintre, plaquiste, menuisier, électricien, plombier, carreleur, charpentier...), de la restauration (cuisinier, boulanger, pâtissier, boucher...) et du service (personnel de salle).

« Nourris, logés, blanchis »

Dans le bâtiment car il faut assurer l'entretien des structures sur place qui se dégradent rapidement en raison des conditions climatiques extrêmes, et tout particulièrement la piste d'atterrissage.

Dans la restauration et le service car « pour qu'une armée gagne une guerre, sa coutume de dire, il faut qu'elle soit bien nourrie. Pour les scientifiques et les militaires des Taaf, c'est pareil ! », soulignait Sébas-

tien Mourot, directeur de cabinet du préfet des Taaf, dans *Le Quotidien* du 18 novembre 2012. « Pour tous ces gens qui travaillent dehors, dans le froid, avec les doigts dans la glaise, les repas sont le moment du réconfort, de la chaleur, de la bonne ambiance ».

En retour, les contractuels sont « nourris, logés, blanchis », selon Inel Boyer, dix voyages dans les Taaf à son actif et dont la femme, Marie, a, à son tour, fait son baptême du feu ces derniers mois. Sans compter les salaires plus qu'honorables qui leur sont versés : 2 000 à 3 500 euros par mois pour un chef de cuisine, 1 600 à 2 700 euros pour les cuisiniers et boulangers, chefs d'équipe bâtiment, électriciens-plombiers et techniciens de réserve naturelle et entre 1 400 et 2 200 euros pour les autres personnels.

Qui plus est, alors que le marché du travail est saturé à La Réunion, le fait d'avoir travaillé « en conditions dégradées », d'après les termes de Sébastien Mourot, constitue un atout non négligeable : cela témoigne d'une certaine souplesse et de capacités d'adaptation.

C'est donc la plupart du temps un retour gagnant à La Réunion... pour ceux qui ne remplissent pas après quelques semaines de vacances.

F.A.

Denise Dalle Palle : l'appel du « grand air »

Chez les Dalle Palle, les voyages sont apparemment une affaire de famille. Tout comme son fils, qui a déjà effectué trois déplacements dans les Taaf (Crozet, Kerguelen et Amsterdam), Denise Dalle Palle rentre de sa « troisième mission successive depuis 2010 ».

« C'est une amie de Saint-Pierre connaissant mon penchant pour les voyages et qui était déjà partie sur le Marion Dufresne qui m'a

incitée à postuler », raconte-t-elle, adossée au comptoir du bar du Forum, sorte de grande salle de détente à bord du navire.

Et celle qui est titulaire d'un CAP-BEP cuisine a tellement pris goût à ce « grand air » qu'elle n'envisage pas d'arrêter de si tôt.

À peine rentrée des Kerguelen, où elle a posé ses valises en août dernier et où elle a travaillé en tant que personnel de salle, la doyenne

de cette dernière mission, la soixantaine pimpante, pense en effet déjà à reprendre le large.

« Je devrais repartir en août », annonce-t-elle dans un éclat de rire, derrière ses lunettes. Bien que, après réflexion, elle aimerait « plutôt y aller en mars afin de pouvoir passer les fêtes de Noël, pour une fois, en famille ».

Les fêtes d'ailleurs, comment se sont-elles déroulées sur ces îles lointaines ? « Pas besoin d'être à Noël pour faire la fête !, répond du tac au tac Denise Dalle Palle. Il y avait toujours des animations, des carnavales, des soirées... Et on mangeait de la légine, du renne, du mouton, de la truite ou de la langouste d'Amsterdam ».

Pas étonnant que ces huit mois aient « filé » malgré le froid auquel « on s'habitue » finalement et l'éloignement.

Mais « on est quand même en famille là-bas », relativise-t-elle. « Si vous savez le plaisir que j'ai eu à retrouver mon chef de cuisine de 2010. Lui, pour le coup, c'est un vrai routard : il en est à plus de 20 missions... », glisse Denise Dalle Palle admirative...

F.A.



Denise Dalle Palle : « On est quand même en famille là-bas ».



Sur le pont du navire où les lunettes de soleil sont de sortie, des bras s'agitent, des sifflements retentissent. « Il fait chaud chez vous ! », entend-on crier. À bord, de nombreux Réunionnais, qui rentrent de mission, après plusieurs mois passés dans les Terres australes et antarctiques françaises. (Photos Emmanuel Grondin)

Grégory Affejee : « Un autre monde »

« On dirait Robinson Crusoe », lance la mère de Grégory Affejee quand elle reconnaît enfin son fils sur le pont du Marion Dufresne. « Tu as fait des économies de rasoir là-bas ? », le taquine-t-elle.

Et le fils prodige - hirsute il est vrai - de lui répondre avec un sourire en « tranche-payée », les yeux remplis d'étoiles. « Oh, regardez son visage : ça se voit qu'il a aimé ça ! », constate, soulagée, celle qui n'a pas revu son aîné depuis août dernier. « Je suis tellement fière de lui... Il a vécu une aventure extraordinaire. »

Oui, il a aimé « ça ». Grégory

Affejee et il est fort possible que cette toute première expérience en tant que commis de cuisine aux Kerguelen ne soit pas sa dernière dans les Taaf.

« C'est une véritable opportunité qui s'est offerte à moi », assure le jeune homme de 27 ans qui, après deux ans à exercer ses talents de cuisinier dans un restaurant en Angleterre, a rejoint le cocoon familial de Saint-Benoît.

« J'ai vainement recherché du travail jusqu'à ce que la mission locale m'envoie voir les Taaf, à Saint-Pierre », raconte-t-il.

Une batterie de tests et deux mois tard, le voilà officiellement

apte à prendre la mer. Débute alors, le 25 août 2012, « une super aventure ».

Une quinzaine de jours de traversée, au cours de laquelle il fait la connaissance de ses futurs camarades d'hivernage, le conduise aux Kerguelen, « dans un autre monde ».

« Que du bonheur »

Entre ses moments libres qu'il consacre à la lecture, aux jeux de cartes ou de dominos et aux discussions, Grégory Affejee se frotte en effet à des créatures qu'il n'a pas l'habitude de côtoyer : albatros, éléphants de mer et autres manchots font

partie de son quotidien.

« Et puis, j'ai pêché la truite... Ah, la pêche miraculeuse des Kerguelen... », s'empare-t-il, à l'avant de se rappeler les dauphins « qui suivaient le petit bateau » l'amenant quelques fois avec les scientifiques sur les îlots à l'emtour. « Parce que j'ai aussi fait des manipulations scientifiques », précise-t-il, une pointe de fierté dans la voix.

« J'ai rencontré tous les horizons, tous les métiers... C'était génial ! Vraiment, j'encourage les jeunes à en faire autant car ce n'était que du bonheur d'être dans cette grande famille. »

F.A.



Grégory Affejee : « J'ai rencontré tous les horizons, tous les métiers... C'était génial ! »

Témoignages

« Tout de suite, ça a été le coup de foudre »

Francis Huet, chef cuisinier, 50 ans

Lorsqu'il postule pour la première fois depuis le Canada, le globe-trotteur n'a aucune idée de ce que représentent les Taaf. « Tout de suite, ça a été le coup de foudre », explique

Francis Huet, 50 ans. Six missions plus tard, le chef cuisinier s'est familiarisé avec les terres australes. Pour lui, les contraintes de ce long périple sont les mêmes que celles d'un cuisinier. « Dans mon métier, on est habitués à ne pas passer les fêtes en famille ». Il est l'un des seuls employés à être resté treize mois dans les Taaf - six mois aux Kerguelen et sept mois à Amsterdam. « Je suis parti en mars 2012 », déclare-t-il après s'être assuré que nous étions bien en 2013. En cas de désistement ou de manque de personnel, la direction peut demander à ses employés d'enchaîner les missions. Cela arrive parfois en cuisine, où les difficultés de recrutement se font davantage ressentir.

« Forcément, quand on est sur une petite base, il y a toujours deux ou trois personnes qui ne s'entendent pas, comme partout. Dans l'ensemble, tout se passe très bien. En fait, c'est surtout dur pour ceux qui restent. Nous, sur le bateau, nous sommes loin de tous soucis », assure-t-il.



Francis Huet : « C'est une autre façon de vivre ».

« Personnellement, l'expérience est enrichissante car on côtoie plein de monde. On se tutoie tous, ça fait tomber les barrières : médecins, ouvriers, chefs de district, militaires... Tout le monde est sur le même pied d'égalité. Professionnellement, pas mal de jeunes veulent apprendre à cuisiner, on a donc organisé quelques ateliers. C'était intéressant, pour eux comme pour moi. » Francis n'hésitera pas à remplir pour une septième mission. « Je fais ça par choix et non par dépit. Finalement, quand je suis sur terre, je ressens un manque, je tourne en rond. Au bout de trois mois, on se demande ce qu'on fait là. Pourtant, j'ai ma famille, je ne devrais pas dire ça, ma femme va me tuer ! », s'exclame le chef cuisinier en riant.

« La vie sur la base devient une drogue. Pas de voiture, pas de téléphone portable : on devient peut-être un peu sauvage. C'est une autre façon de vivre », confie-t-il.

A.H.

« Des décors de carte postale »

Maxim de Louvigny, 21 ans, commis de cuisine.

Commis depuis six ans déjà, Maxim de Louvigny, 21 ans, tente l'expérience des Taaf pour la première fois à la suite d'une visite au salon des expositions à Saint-Denis, où il apprend l'existence du Marion Dufresne.

Il envoie un CV, sans vraiment y croire. « C'est une grande aventure, ça me paraissait loufoque », déclare Maxim. Un mois avant le départ en août, une place se libère pour le district de Saint-Paul et Amsterdam, où le climat est beaucoup moins rude qu'à Crozet. « J'ai sauté sur l'occasion », raconte-t-il.

« Vraiment chouette »

La mère de Maxim était « très contente » que son fils parte à l'aventure, même si « quelques larmes » ont été versées au départ. « Pour ne pas ressentir le manque de la famille, le mieux c'est de ne pas y penser », lance-t-il simplement.

« Pour Noël, chaque personne achetait un cadeau à la coopérative (le magasin des Taaf, ndr), puis on se tirait au sort. Quelqu'un s'était déguisé en Père-Noël, la base était décorée, c'était très festif », explique-t-il les yeux brillants.

L'isolement à un côté positif pour le jeune cuisinier : « profiter du calme, c'est la meilleure chose à faire », surtout lorsqu'on se retrouve « sans problème de loyer ni d'argent » pendant huit mois.

Maxim aimerait renouveler cette expérience « vraiment chouette ». « Au bout d'un moment tu t'habitues à la présence des animaux,



Maxim de Louvigny : « Je regrette déjà les paysages magnifiques ».

des otaries », se remémore-t-il le sourire aux lèvres, enjoué comme un enfant. « Mais quand tu rentres, ça fait un choc. Je regrette déjà les paysages magnifiques, les décors de cartes postales étaient partout. »

Grâce à cette mission, Maxim a non seulement gagné en maturité, mais il estime également avoir avancé professionnellement. « Je me suis amélioré en savoir-faire sur les plats et les desserts, avec le chef Francis ». On était vraiment libre de faire ce qu'on voulait, comme des gâteaux spéciaux pour les anniversaires, et j'ai réalisé des assiettes que je n'avais jamais eu l'occasion de faire auparavant », se félicite « Maxim le cuisinier », comme l'indique le blason cousu sur sa veste. Avec l'espoir de pouvoir bientôt remonter à bord du Marion Dufresne.

A.H.

DOSSIER

Textes Florence ALAVIN et Amisa HAMMADI
Photos Emmanuel GRONDIN

MARIE BOYER

« Il fallait que je le fasse »

Pendant dix ans, Marie Boyer a vu partir son mari Inel sur le Marion Dufresne. Mais en novembre, ils ont échangé les rôles. Nous l'avons rencontrée sur les quais de la Pointe-des-Galets, au moment du départ, et nous étions là, mardi, à son retour. Récit d'un baptême du feu réussi pour cette mère de famille de Saint-Joseph.

Dix ans qu'elle regardait son mari prendre la mer sur le Marion Dufresne. Dix ans qu'elle passait des mois à quetter son retour avec leurs enfants. Mais en novembre dernier, c'est elle qui, pour la première fois, a embarqué pour les Kerguelen. Avec une escale forcée à Crozet.

À 45 ans, Marie Boyer a vécu cette expérience comme un véritable voyage initiatique. « Il fallait que je le fasse. J'avais besoin de comprendre ce qu'a vécu mon mari pendant toutes ces années », explique-elle en serrant son petit dernier dans les bras.

Elle n'est pas pour autant partie vers l'inconnu, son époux lui ayant prodigué de nombreux conseils car « l'union fait la force ».

C'est ainsi qu'elle a retrouvé, une fois sur ces îles extrêmes, des amis qu'elle ne connaissait que par procuration. « Ils m'ont beaucoup soutenue. J'ai été très entourée et je les en remercie », tient-elle d'ailleurs à préciser.

Des amis, Marie Boyer s'en est aussi faite parmi les scientifiques qu'elle accompagnait sur le terrain aussitôt que son travail de personnel de salle le lui permettait. « Il y avait toujours une affiche à la veille qui indiquait la mission du lendemain et sur laquelle il fallait inscrire son nom si on voulait y participer ».

« J'avais besoin de comprendre ce qu'a vécu mon mari »

Entre les lapins, les plantes dont elle ne soupçonnait même pas l'existence ou encore les minuscules insectes « qu'il fallait compter un à un », la Saint-Joséphite est immergée dans un monde parallèle d'où elle s'échappe tous les jours brièvement, le temps d'un coup de fit à

ses proches.

« Je me suis bien adaptée au final », reconnaît-elle, même si le début de l'aventure n'a pas été de tout repos.

Parti de La Réunion le 9 novembre dernier, le Marion Dufresne a en effet heurté un haut-fond au large de Crozet le 14 et Marie Boyer a dû être hélitreuillée.

« J'étais ici même, au Forum, quand c'est arrivé. On a entendu un bruit inhabituel qui a duré une minute et on a senti un frottement. Les sièges se sont ensuite déclenchés, raconte la quadragénaire. On nous a alors rassemblés pour faire un point sur la situation. Tout s'est passé dans le calme ».

Décision est prise d'évacuer le navire qui prend l'eau et la mère de famille est contrainte de s'établir une quinzaine de jours à Crozet. « Je ne pensais pas voir les Kerguelen. Je croyais que ma mission allait s'arrêter là mais j'ai quand même commencé à tra-



Sur son temps libre, Marie Boyer a régulièrement participé aux missions scientifiques et découvert les richesses des Kerguelen.

vailler. » Bien lui en a pris car son application n'a fait que conforter ses supérieurs dans leur décision de l'envoyer dans les Taaf.

Les Taaf, cette seconde « famille » qu'elle semble avoir adoptée à son tour, Marie Boyer ne veut pas non plus les quitter. « Là, ce sont mes vacances qui commencent. Avant un nouveau départ au mois d'août... »

Florence ALAVIN



Retour en famille. Mais le goût du voyage est pris : « Là, ce sont mes vacances qui commencent. Avant un nouveau départ au mois d'août... » (Photos Emmanuel Grondin et DR)



Le Marion Dufresne remis à flot

Rarement une traversée aura été aussi périlleuse pour le Marion Dufresne. Le 14 novembre 2012, le navire océanographique a connu une importante avarie dans les îles australes.

À 9h00 du matin, le Marion Dufresne heurte un haut-fond à proximité de l'archipel Crozet, première escale de sa troisième rotation de l'année. Le navire ravitailleur a tout de suite pris un grand coup de gîte à tribord (le côté droit, ndr), c'est-à-dire que le bateau a penché.

« On n'a pas eu le temps d'avoir peur, c'était juste impressionnant », raconte le second capitaine, Cyril de Villemagne. On a tout de suite senti qu'on avait touché, ça a fait beaucoup de bruit. »

Le navire est alors passé d'une vitesse de onze nœuds (22 km/h) à six nœuds (12 km/h).

Des investigations sont tout de suite lancées : trois voies d'eau sont constatées dans un des fonds de cale, dans le local sondeur ainsi que dans le local propulseur.

« Le bateau a été déchiré sur toute la longueur », précise-t-il. Deux des voies d'eau ont été étanchéisées assez rapidement grâce à des « réparations de fortune » avec des gros blocs de ciment, des joints et des

plaques de bois. L'opération a duré cinq jours pour celle du local sondeur, dont l'origine était difficilement repérable.

« On n'a pas eu le temps d'avoir peur »

D'autres voies d'eau, non apparentes, sont découvertes quelques heures plus tard. Plusieurs pièces secondaires ont été envahies par les « oyeurs d'eau », à la suite d'un deuxième choc.

Après ces colmatages, le bateau fait route vers Port Alfred, sur l'île de La Possession. Les deux jours suivants, les 97 pas-

sagers sont évacués, ainsi que certains membres de l'équipage.

Dès le jour de l'accident, de la nourriture, des matelas et des couvertures sont envoyés sur la base pour préparer l'accueil des personnes évacuées. « La base est prête pour une trentaine de personnes et ils se sont retrouvés d'un coup à plus de 130 », explique le second capitaine.

Mais l'aventure ne s'arrête pas là pour le Marion Dufresne. Il largue les amarres le 4 décembre pour naviguer vers Durban, en Afrique du Sud, afin

d'être réparé convenablement.

Avant d'évaluer les dégâts sous la coque, tout le gasoil a dû être vidé de la cale. Au total, pas moins de 65 tonnes de tôle sont changées.

Conséquences de cet accident : le ravitaillement n'a pu se faire que sur Crozet. « On ne pouvait pas continuer, lâche Cyril. D'autres bateaux ont assuré le ravitaillement sur les autres districts. »

L'opération s'est déroulée avec du retard mais le second capitaine affirme « qu'ils avaient de quoi tenir ». Une information confirmée par le chef cuisinier sur la base d'Amsterdam, Francis Huet : « On avait ce qu'il fallait en produits sur place, ça ne nous a pas vraiment touchés ni gênés ».

Le navire sort de chantier fin janvier. Direction La Réunion, avant de repartir pour une mission scientifique.

Une avarie aussi conséquente n'était jamais arrivée sur le Marion Dufresne, en dix-huit ans de navigation. « Il avait déjà heurté un caillou vers Crozet mais c'était moins grave », assure Cyril de Villemagne. Une traversée que les 97 passagers ne risquent certainement pas d'oublier.

Anissa HAMMADI



Après avoir heurté un haut-fond, le Marion Dufresne a été réparé en Afrique du Sud. (Photo Emmanuel Grondin)

Concours « Auprès de mon Arbre »



■ Le plus bel arbre de La Réunion c'est celui que vous choisirez. Envoyez-nous les photos de votre arbre préféré. L'Office National des Forêts et Le Quotidien récompenseront les plus belles contributions.

Il trône dans la cour ou sur votre lieu de travail, en bord de mer, en forêt, dans les Hauts ou au cœur de la ville (photo ci-dessus : Raymond Wae Tion). Peut-être l'avez-vous planté ? Ou bien a-t-il toujours été là ? Est-il imposant, élané, majestueux ? Tortueux, vénérable, courbé et un peu chétif ? Qu'importe : cet arbre-là vous est spécial. Pour vous, c'est le plus bel arbre de La Réunion. Un arbre remarquable.

Envoyez-nous sa photo, accompagnée d'un court texte. En partenariat avec l'Office National des Forêts, Le Quotidien publiera et récompensera en juin les plus belles contributions.

Pour participer, c'est simple : envoyez-nous une photo (ou dessin) de l'arbre, ainsi qu'un texte (maximum 1 500 signes) pour le décrire et expliquer pourquoi cet arbre est spécial pour vous. Le concours est ouvert à tous : particuliers et groupes (scolaires et associations de randonnée, par exemple). Date limite des envois : vendredi 31 mai. Envoyez vos documents par mail à l'adresse suivante : aupresdemonarbre@lequotidien.re ou à l'adresse postale suivante : Le Quotidien, Service Magazine, concours Auprès de mon Arbre, 1 rue Lislet Geoffroy, BP 97 712.

Le règlement du concours peut être obtenu sur simple demande à l'adresse mail aupresdemonarbre@lequotidien.re ou sur le site internet de l'ONF de La Réunion.

Quotidien

Office National des Forêts